

Duquesne University

Duquesne Scholarship Collection

CSSP Documentation (French)

ID and Anima Una

4-1-1973

CSSP-Documentation, N°8

Congregazione dello Spirito Santo

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cssp-documentation-fr>

Repository Citation

Congregazione dello Spirito Santo. (1973). CSSP-Documentation, N°8. Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cssp-documentation-fr/8>

This Article is brought to you for free and open access by the ID and Anima Una at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in CSSP Documentation (French) by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

AVRIL 1973

N° 8

LA CONFERENCE DE BANGKOK.

Du 29 décembre 1972 au 8 janvier 1973, s'est tenue à Bangkok (Thaïlande) la Conférence mondiale sur le salut aujourd'hui, organisée par la Commission de la Mission et de l'Évangélisation (CME) du Conseil Œcuménique des Églises (COE). Cette Conférence, qui a réuni 326 chrétiens de diverses dénominations (le Saint-Siège y était représentés par 11 observateurs-consultants) et provenant de 69 pays, avait pour but, dans une perspective universelle,

- a) *de célébrer et proclamer la magnificence du salut, comme don de Dieu dans le Christ par la médiation du Saint-Esprit, comme cela résulte du témoignage de la Sainte-Écriture, et en tant que cela est constaté et expérimenté de diverses manières par les hommes et les femmes d'aujourd'hui, qui luttent pour donner sens et valeur à la vie par la justice sociale;*
- b) *d'examiner quelles implications comporte le salut aujourd'hui pour la vie et le témoignage des Églises et du Mouvement œcuménique;*
- c) *d'aider les participants et les organismes qu'ils représentent à agir avec un engagement renouvelé conformément à ces implications.*

Le principal point de discussion a été notre vision actuelle du salut aujourd'hui, non seulement en théorie, mais aussi et surtout en quoi consiste pratiquement le salut que nous voulons apporter au monde actuel au nom du Christ. La signification de mission y est naturellement liée. Si rédemption signifie la libération de l'homme en état de péché et si, dans cette notion de péché, on inclut aussi tout le mal social et politique, alors la rédemption prend une signification beaucoup plus large que dans le sens traditionnel, où il s'agissait seulement de la rédemption personnelle de l'homme.

Au cours des discussions, un consensus sur ce point s'est fait à la Conférence. La grâce de la rédemption, a-t-on dit, comprend une dimension personnelle et une dimension corporative. Mais celle-ci n'a pas encore pénétré clairement dans la conscience de foi des chrétiens et devrait être examinée encore plus à fond. Le salut signifie la rédemption de l'âme et du corps, de l'individu et de la société, de toute l'humanité et de la création (Rom. 8:19). Comme le mal est à l'oeuvre tant dans la vie personnelle de l'homme que dans les structures qui l'exploitent et l'humilient, ainsi le salut de Dieu se manifeste tant dans la justification du pécheur que dans l'avènement de la justice politique et sociale. Comme la faute est à la fois individuelle et collective, de même la puissance libératrice de Dieu opère un changement salutaire dans les hommes et dans les structures. Nous devons mettre fin à toute forme de dichotomie de notre pensée et ne pas faire de séparation entre l'âme et le corps, la personne et la société, l'humanité et la création. Ce faisant, nous considérons la lutte pour la justice

Notre compte-rendu s'inspire d'un rapport du P. G. LINNSEN, C.I.C.M. représentant de SEDOS à la Conférence, d'articles parus dans l'*Osservatore Romano* (édit. ital. 15 févr. édit. angl. 1 mars) et d'un Dossier de la *Documentation Catholique* 1627.

economique, la liberté politique et le renouveau culturel comme un élément de la libération totale du monde par la mission de Dieu. La libération ne sera totalement achevée que lorsque la mort sera engloutie et vaincue (I Cor.15:15).

Les lieux où, dans le domaine social ou personnel, la libération doit se produire en premier lieu dépendent des situations concrètes. Il faut donc opérer un choix suivant les priorités. Tantôt il faudra accorder la priorité à la libération de l'homme comme personne, tantôt la libération politique sera prioritaire; dans d'autres cas, ce sera la libération sociale. Mais on doit toujours viser à la libération totale de l'homme, à la plénitude du salut.

Il n'est pas douteux que les discussions et les interventions orales ont mis fortement l'accent sur les dimensions socio-temporelles du salut. Cependant, on a bien entrevu le danger d'une certaine sécularisation, si cette dimension recevait une accentuation trop unilatérale. Le Dr M.M.THOMAS, président du Comité Central du CME, a affronté le problème de ceux qui envisagent le salut seulement comme un rapport exclusif entre l'homme et Dieu, et de ceux qui, au contraire, soulignent surtout les conséquences qui découlent de l'action salvifique du Christ au profit de la vie sociale actuelle de l'homme. Il a esquissé une solution en soulignant que les deux aspects sont inséparables l'un de l'autre. La vie de l'homme, dans son ensemble, se présente d'une part comme une réalité biologique, sociale et politique, et d'autre part comme une réalité spirituelle, en tant que toute fonction humaine est finalisée dans une structure dont la destination dernière exige la fidélité totale de l'être humain. *"La spiritualité de l'homme est à la base de tous les efforts humains.. Reste à savoir s'il s'agit d'une vraie spiritualité toute orientée vers Dieu, ou d'une fausse spiritualité créée par les hommes dans leur égocentrisme et rejetée par Dieu.."*

La transcendance du salut ne fut donc pas perdue de vue. La conviction était qu'à la base doit se trouver la conversion personnelle, mais que celle-ci ne peut se comprendre qu'en relation avec nos semblables. Les Orthodoxes, qui sont membres du CME, rappelèrent toujours à temps qu'on ne pouvait oublier l'élément spirituel. Mais l'accent se trouvait manifestement sur la libération de l'homme de ses besoins les plus urgents.

Le racisme a été sévèrement condamné. Il est inhumain et donc non chrétien. Il a dépouillé beaucoup de gens, en Afrique et ailleurs, de leur identité d'êtres humains. La domination coloniale également est anti-chrétienne, parce qu'elle dénie aux hommes le droit d'être eux-mêmes. A ce sujet, on a proposé quelques recommandations pratiques, notamment: des initiatives pour le retour de la paix au Vietnam, le retrait des investissements d'Afrique du Sud, la possibilité de la visite d'une délégation oecuménique dans les territoires libérés des colonies portugaises, la publicité à donner à la situation dans ces mêmes colonies, le soutien des mouvements de libération et l'action sur l'opinion publique en leur faveur.

La question fut posée: *"Peut-on employer la violence pour mettre fin à une situation d'oppression?"* Quoique la tradition chrétienne sur ce point soit ambiguë, la violence a été repoussée, en se basant sur l'enseignement du Christ. (Mt. 5:43-48). Mais là où la violence est devenue une institution, la résistance est autorisée, pour autant qu'elle soit possible.

Faut-il conseiller à un groupe missionnaire déterminé de se retirer d'un pays où règne une situation d'injustice? Il apparut clairement combien il est difficile de répondre avec réalisme à une question pratique de ce genre. La preuve en

fut qu'on posà 15 conditions pour les missionnaires étrangers qui voudraient se retirer d'un pays où le maintien de leur présence constituerait une approbation ou un manque de désapprobation d'une situation politiquement, socialement et économiquement injuste.

Les participants en provenance des pays riches se sont sentis spécialement interpellés par les reproches des représentants de certains pays pauvres, qui sont économiquement exploités par ces pays riches. Ce reproche pèse encore sur eux, même lorsqu'ils travaillent comme missionnaires dans ces pays pauvres. Bien souvent ils sont identifiés avec les exploités. D'autant plus que, originaires des pays riches, ils prennent inconsciemment une position de puissance, renforcée encore par les contributions financières qu'ils apportent.

LA MISSION.

Dès le début de la Conférence, s'est posée la question de la vraie nature de la Mission. Le Prof. Peter BEYERHAUS s'éleva avec force contre l'opinion que la Mission consiste moins à annoncer Dieu qu'à former un homme nouveau et une société nouvelle. Ceci ne peut être que le résultat de l'activité salvifique de Dieu et de notre re-naissance dans le Christ, et le produit indirect de la proclamation évangélique, agissant comme un levain au cours de l'histoire. Une vue unilatérale et horizontale de la Mission fixée sur l'homme et le monde ne peut conduire qu'à l'athéisme.

En fait, à la Conférence, le salut a été considéré sous tous ses aspects, bien que les représentants du Tiers-Monde aient insisté sur un salut qui commence là où les besoins de l'homme se font le plus sentir. On est tombé d'accord pour dire qu'on ne peut séparer la foi qui sauve des réponses qui lui sont données par l'obéissance dans les situations concrètes.

C'est de la Mission face à ces situations que le Dr POTTER, Secrétaire Général du COE, a traité, après avoir décrit le contexte mondial "paradoxal et dangereux" dans lequel doit s'exercer l'activité missionnaire.

" Reconnaissons d'abord avec humilité que l'Eglise et la Mission se situent à la fois à la frontière et à l'intérieur des pouvoirs de notre monde d'aujourd'hui. En fait, les Eglises sont maintenant des minorités dans des sociétés dominées par d'autres fois ou qui sont chrétiennes traditionnellement. L'ère constantinienne n'est plus. Même lorsque les Eglises occidentales sont des Eglises nationales, leur influence sur la société ne saute pas aux yeux. En Afrique, en Amérique Latine, en Asie et dans le monde des îles, le système scolaire et social que les Eglises avaient instauré avec l'aide étrangère ne leur confère plus de privilège ou de traitement de faveur. Si elles croient que leurs efforts pour attirer des fonds pour l'aide au développement vont leur redonner quelque influence, elles se trompent. Le monde associait la Mission à une organisation ayant un certain pouvoir, mais c'est fini, et soyons-en heureux, car c'est au profit de l'intégrité de l'Évangile.

" Il y a encore une autre remarque à faire sur les Eglises: leurs activités missionnaires font partout partie des structures des sociétés dans lesquelles elles vivent. Le fait même qu'elles n'ont pas su faire face aux secousses qui se sont produites pendant ces dernières années, démontre très clairement que les Eglises comme les organisations missionnaires sont prisonnières des institutions politiques, économiques, raciales et culturelles de leur société. L'Eglise qui se veut

salvatrice aujourd'hui a besoin d'être sauvée d'elle-même, libérée de tout ce qui n'est pas conforme à la nature révolutionnaire de l'Évangile.."

Le Pasteur POTTER explique ensuite comment la cause de la Mission a été renforcée par l'intégration du CME dans le COE, en éveillant celui-ci aux problèmes de notre époque et spécialement à la révolution culturelle qui transforme les sociétés. Il poursuit:

".. L'ensemble du mouvement missionnaire connaît à l'heure actuelle une période agitée de controverses.. Mais ces controverses exercent une influence positive, car elles portent sur des questions qui, pour notre foi et notre témoignage, sont des questions de vie et de mort. Au début de ce siècle, les Pères missionnaires avaient le luxe, que nous n'avons heureusement plus, d'agir à partir des bases de la chrétienté occidentale. Notre situation est, je pense, plus saine et plus solide.. Nous ne pouvons pas regarder en arrière ni revenir sur nos pas.

" La troisième remarque que je voudrais faire concerne les méthodes à appliquer aujourd'hui à l'activité missionnaire et à l'évangélisation. Il faut considérer le fait que le monde dans lequel nous vivons est un monde pluraliste, tant dans le domaine culturel que dans le domaine religieux, et qu'il est soumis à une évolution rapide. Rassembler les éléments disparates du monde pour en faire un seul monde, c'est aussi rapprocher différents héritages culturels et religieux.."

Au cours des deux derniers siècles, le mouvement missionnaire a semé la graine du christianisme parmi les autres religions, tout en combattant pour la liberté religieuse. Mais ce sont les chrétiens qui, soutenus par la puissance de l'Occident, ont le mieux profité de cette liberté. "Cependant aujourd'hui la situation est totalement différente. La liberté religieuse exige, non plus la confrontation, mais le dialogue entre tenants de différentes religions et idéologies. Les chrétiens n'ont plus les privilèges dont ils disposaient auparavant. Les religions primitives, l'hindouisme, le bouddhisme, le judaïsme et l'islam ne sont plus limités à certaines régions du monde; ils se retrouvent partout - parmi les immigrants d'Europe et d'Amérique du Nord, parmi les intellectuels, les chanteurs modernes et les "hippies" des pays riches et soi-disant chrétiens. Il faut également noter le fait que, depuis la révolution communiste de Russie, le marxisme a beaucoup favorisé l'éclosion du pluralisme en d'autres pays. Cependant, ni les pays communistes, ni les pays capitalistes n'acceptent plus l'orthodoxie idéologique, malgré le pouvoir coercitif de la propagande et de la police. Le pluralisme est devenu la caractéristique essentielle de la liberté politique, religieuse et culturelle. Ce pluralisme a également pénétré le christianisme lui-même, bien que beaucoup ne l'acceptent qu'à contre-cœur et que d'autres le considèrent avec répulsion. Quelles méthodes appliquer dans une telle situation?

LES METHODES.

" 1. Le dialogue est devenu un élément essentiel du témoignage de notre foi. Seul un dialogue profond et patient nous permettra d'apprendre ce pour quoi notre mission a lutté pratiquement, et comment elle a pu ainsi renouveler en nous la possibilité de lutter pour le Christ, de façon chrétienne, dans les nouvelles conditions d'aujourd'hui.

" 2. La mission et l'évangélisation ne peuvent être menées à bien sur la base de quelque recueil confessionnel ou théologique de vérités à croire tout préparé. Dans le processus du dialogue, en donnant et en recevant, nous en venons à mieux comprendre notre foi et à mieux la communiquer. Pour cela, la méthode indispen-

sable est celle de l'action et de la réflexion. Les études de la structure missionnaire de la paroisse, des Eglises et de la Mission, et plus récemment du rôle des chrétiens dans l'évolution des institutions, les programmes de la mission en milieu urbain et industrialisé, la réforme de l'enseignement théologique, la planification de l'assistance communautaire et la mission de guérison de l'Eglise, toutes ces entreprises indiquent les voies nouvelles dans lesquelles nous découvrons des moyens plus efficaces de remplir notre mission et, ce qui est encore plus important, des méthodes plus adéquates de communication de l'Evangile. La même chose est vraie pour la production et l'utilisation des publications et des programmes de radio et de télévision, et le développement de la littérature chrétienne.

" 3. La mission et l'évangélisation ne sont pas au premier chef le fait de travailleurs professionnels, mais celui du Peuple de Dieu tout entier. Les études que nous entreprenons facilitent la participation de chaque chrétien à la mission et à l'évangélisation.

" 4. Depuis longtemps l'association est considérée comme la méthode qui convient à l'oeuvre de mission et d'évangélisation. Mais les associés ne sont pas à égalité. C'est celui qui dispose des capitaux, des connaissances théoriques et des compétences techniques - i.e. essentiellement l'associé occidental - qui détient le pouvoir. L'associé qui manque de ces choses, celui qui reçoit, est bien souvent dans une position de dépendance, qu'il hésite à quitter par crainte de perdre des ressources dont il a tant besoin.

" 5. Ces perspectives méthodologiques soulèvent des questions urgentes sur la structure de la mission des Eglises d'aujourd'hui. Elles doivent être considérées comme des réactions au contexte dans lequel nous sommes appelés à témoigner dans les années 70. Mais elles sont aussi l'expression du message chrétien du salut.

" 6. Si nous comparons le contexte dans lequel se situent notre mission et notre pratique réelle de la mission, nous pouvons être tentés de céder au désespoir. Mais l'action salvatrice du Christ nous libère de nos craintes et nous permet d'être libres d'expérimenter, d'être mobiles et contextuels dans nos approches, de nous soutenir réciproquement dans l'amour et la prière, et de remettre les problèmes entre Ses mains.."

L'EGLISE LOCALE.

L'Eglise locale se trouve au centre de l'activité missionnaire. Tout le Peuple de Dieu y est présent. Chaque Eglise locale assume sur place l'entière responsabilité de la mission de Dieu, qu'elle doit réaliser en collaboration avec les autres Eglises et en union avec toute l'Eglise. Une Eglise locale qui fait siens les besoins et les aspirations de son entourage et entreprend d'aller à la rencontre des autres est un instrument de l'oeuvre rédemptrice de Dieu. Elle aide les hommes à trouver dans le Christ la signification finale de leur vie. Les moyens dont elle dispose sont: les sacrements, l'Ecriture Sainte, la prière et les dons du Saint-Esprit.

Mais l'expérience démontre que beaucoup de chrétiens ne sont pas encore suffisamment conscients de ce que le Christ signifie pour le monde, et du rôle qu'ils ont à jouer eux-mêmes pour faire ressortir en paroles et en actes cette signification. Ils doivent donc passer eux-mêmes par un processus de conversion

pour se détacher de "l'esprit de clocher". Cette *conscientisation* est donc une première condition pour amener les Eglises locales à un témoignage effectif.

La troisième condition pour un témoignage effectif est *la collaboration entre les différentes Eglises locales*. Il s'agit ici - et cela a été particulièrement accentué - que les Eglises se considèrent comme des partenaires équivalents. Il faut donc mettre fin à une situation où certaines Eglises (v.g. dans le Tiers-Monde) continuent à rester dépendantes d'autres Eglises (comme celles des pays atlantiques) ou de sociétés missionnaires. Et cela surtout parce que cette relation de dépendance est fréquemment un reflet de la relation économique inévitable entre les pays dont il s'agit.

Il faut donc tendre surtout vers *une relation adulte* entre Eglises. C'est alors seulement qu'une véritable collaboration est possible dans l'exécution de la mission du Christ, à condition que l'on reconnaisse l'identité propre de chaque Eglise. Ainsi nous pourrions nous considérer comme membres d'une grande famille, le Peuple de Dieu. Chaque Eglise locale doit donc être d'abord vraiment libre, i.e. en arriver à se reconnaître consciemment elle-même comme une Eglise, avec un nom propre, vivant de sa propre culture, consciente de sa valeur propre. Tout cela naturellement sous la conduite de l'Esprit-Saint.

Ce qui précède suppose que les Eglises et les sociétés dont est issue principalement jusqu'ici la mission doivent progressivement transmettre plus de pouvoirs aux Eglises des pays de mission. Ces dernières devraient recevoir un droit de parole plus grand concernant la disposition des fonds et la détermination de la politique à suivre.

Cela amena à parler du *moratoire*. Il s'agit d'une interruption momentanée d'aide aux Eglises locales, tant en ce qui concerne le personnel que l'aide financière. On vise par là à donner aux Eglises qui demanderaient un tel moratoire l'occasion d'apprendre à se subvenir à elles-mêmes et à les rendre plus culturellement libres. On a indiqué l'exemple des Kibanguistes du Zaïre, qui ont établi toute leur communauté ecclésiale sans aide aucune de l'étranger. Un autre exemple est venu de l'île Fidji, où l'Eglise protestante a décidé, en 1972, de se rendre indépendante de l'aide étrangère dans un délai de cinq ans. Les gens y étaient bien conscients des sacrifices que cela leur imposerait.

Le moratoire a été lié à plusieurs conditions. La principale est que l'initiative doit venir des Eglises de mission elles-mêmes. Plusieurs partisans de l'idée du moratoire ne voyaient pas cette mesure comme temporaire, mais comme un détachement définitif de la stratégie missionnaire appliquée jusqu'à ce jour, et qui est considérée comme impliquant une domination occidentale trop grande.

A la lumière de cette insistance sur la maturité et le caractère propre des Eglises locales, nous pouvons comprendre qu'on ait demandé avec non moins d'insistance la formation de cadres, qu'on ait réclamé la participation de toute la communauté aux oeuvres de bienfaisance, qu'on ait mis l'accent pour l'enseignement et l'éducation sur la conscientisation des gens concernant les possibilités qu'ils ont eux-mêmes.

JUGEMENTS SUR LA CONFERENCE.

Parmi les aspects positifs de la Conférence, on a relevé les suivants:

1) L'organisation de la Conférence était remarquable. Le thème principal avait fait l'objet d'une étude détaillée pendant deux ans. Pendant trois matinées,

les participants se sont rencontrés en groupes qui devaient permettre libre expression et échanges de vues, plutôt que de produire rapports ou résolutions. La plupart furent consacrés à l'étude de la Bible, mais certains traitèrent de la méditation, de la musique, de l'art, de la santé et de la médecine, de la souffrance et de la mort, toujours en relation avec la signification du salut. Ensuite, le thème de la conférence fut abordé en un certain nombre de sections: Culture et Identité, Salut et Justice sociale, Renouveau des Eglises en mission. Chaque section fit un effort de réflexion théologique avant de tirer des implications de stratégie. L'accent fut mis sur l'Incarnation, l'anéantissement du Christ dans sa Passion, la Résurrection, l'universalité du Message chrétien.

2) Les participants formaient une assemblée bien représentative. Les différentes parties du monde et les pays de mission étaient représentés. Sur les 212 votants 70 venaient d'Europe, 56 d'Asie, 50 d'Amérique du Nord, 22 d'Afrique, 16 d'Amérique Latine, 7 du Pacifique, 6 du Moyen-Orient et 5 des Antilles. Tous les assistants étaient concernés d'une façon ou d'une autre par le travail missionnaire.

3) Il régnait une grande ouverture d'esprit. On a particulièrement remarqué la manière très franche dont les représentants du Tiers-Monde se sont exprimés dans leurs doléances à l'égard des Eglises missionnaires occidentales.

4) Ce qui a frappé également, c'est l'insistance sur l'homme dans ses besoins réels. On s'est rendu compte que notre préoccupation pour les besoins de nos semblables est comme un élément essentiel de l'annonce de l'Evangile, parce qu'il s'agit là d'une partie intégrante du salut que le Christ nous a apporté.

5) On a reconnu que la Mission ne peut plus se limiter à certains pays, mais que l'activité missionnaire s'étend à présent aux six continents, et que les chrétiens d'Occident sont devenus maintenant "objet" aussi bien que "sujet" de la Mission.

6) Le culte quotidien a grandement inspiré la Conférence. Il était bien présenté et tenait compte des différentes traditions chrétiennes. Il constituait avec les discussions une unité harmonieuse. Généralement, on éclairait et on célébrait un thème déterminé, en relation avec le sujet principal de la journée. Les organisateurs avaient prévu un oratoire où il était possible de se recueillir pour une méditation personnelle.

7) Les occasions de dialogue avec les Bouddhistes ont été nombreuses, car à proximité du Centre où se tenait la Conférence se trouvait un couvent de cette religion. Le groupe qui s'occupait spécialement du dialogue y allait régulièrement pour converser avec les moines et prier avec eux. Par ailleurs, l'abbé du couvent, avec deux autres éminents Bouddhistes, a participé à une réunion plénière. Il a parlé des caractères principaux du Bouddhisme et de la possibilité du dialogue avec le Christianisme.

Par contre, certains participants, notamment parmi les observateurs catholiques, ont relevé les déficiences suivantes:

1) Certains aspects théologiques laissaient à désirer. La distinction entre foi et culture n'était ni assez nette, ni assez élaborée, en tenant compte de ce qui est immuable et de ce qui est sujet à changement. Le concept de "pouvoir" ou de "puissance", qui est revenu souvent dans les discussions, est resté ambigu. Mais il a été retenu par le CME comme devant faire l'objet de recherches ultérieures.

2) Il est dommage qu'on ne se soit pas attaqué plus sérieusement aux problèmes posés par le marxisme.

VIE DE COMMUNAUTÉ

Dans *La Nouvelle Revue Théologique* (1972, 488-519 & 1973, 150-187), le Père M.R. TILLARD, OP. a publié une excellente étude sur *La Communauté Religieuse*. A côté de considérations théologiques et psychologiques, on y trouve des observations pratiques dont nous avons cru bon de faire bénéficier nos lecteurs.

QUELQUES LOIS DE LA COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE

... Rappelons d'abord une loi qu'il n'est guère besoin d'être grand sorcier pour comprendre, encore qu'on l'oublie, surtout dans les milieux masculins. Le vivre-ensemble prolongé dans une existence austère, privée du regard exigeant de l'autre sexe, veut que l'on apprenne à *se tenir*. Sinon on risque de glisser dans un sans-gêne suant la vulgarité. La simplicité évangélique n'équivaut pas à la mise en veilleuse de ce que les siècles de civilisation et de culture ont apporté de patine aux plus simples comportements humains. Courtoisie, politesse, attentions, contrôle de soi, souci de garder au climat communautaire une certaine délicatesse représentent des facettes importantes du souci de l'autre où la charité fleurit. Et n'allons pas nous empresser de mettre sur tout cela le label *conformisme!* A une saison de sa vie, l'homme peut sans doute s'enivrer de l'image idyllique d'un monde sans contrainte, sans étiquette, sans autre règle sociale que celle de la spontanéité et du désir. Mais cela peut-il durer? Les caractéristiques des communautés heureuses d'étudiants non-conformistes ne sauraient être transposées sans nuances pour servir de modèle à des groupes incluant des hommes engagés dans des tâches difficiles. Quand s'annoncent les premiers cheveux gris - et cela vient vite - les religieux de toute espèce sentent le besoin de trouver dans leur maison quelque chose de ce qui fait ^{de} la vie humaine une victoire de l'esprit sur l'instinct. Et cela construit la communauté.

On ne s'étonnera pas de voir la plupart des spécialistes du comportement des groupes tenir qu'un des éléments majeurs de la vie de communauté religieuse est un dialogue franc, embrassant l'ensemble de l'existence commune. Cependant, ce dialogue a ses pré-requis.

C'est ainsi que l'échange véritable exclut qu'un ou quelques membres imposent avec hauteur leurs vues, ne serait-ce que par le prestige de leur personnalité. Ceci ne vaut pas uniquement des chefs. A l'autoritarisme ne doit pas succéder la tyrannie de meneurs soit cauteleux soit beaux parleurs. Le meneur, en effet, s'ape à la base la vérité de la recherche. Il domine, il veut des adeptes. Il ne dialogue pas. Son attitude cache un mépris de l'autre, voire une utilisation au profit de ses propres rêves ou de sa propre revendication. Le danger se trouve décuplé lorsqu'il s'y mêle une ferveur mystique. Une communauté s'éteint dès que quelque ténor y crée son parti, au point que les autres ne peuvent plus parler ou ne l'osent. Sans la discussion le dialogue se dénature. Or le meneur vient court-circuiter l'effort, déjà onéreux, par lequel chacun essaie de demeurer lui-même face aux autres et à la menace qu'ils représentent.

Le dialogue demande en outre, surtout aujourd'hui où des tensions émergent plus fréquemment qu'autrefois, une correction de plusieurs de nos comportements spontanés. Ainsi cette fuite des vrais problèmes consistant à les noyer sous la discussion de points secondaires ou de questions trop générales pour permettre d'aller au vif des situations concrètes. On parle finances, ce qui excuse de n'avoir pas le temps de s'interroger sur les motivations profondes de la commu-

nauté. On débat horaires et règlements, ce qui détourne l'attention de la véritable inquiétude sur la place de la vie religieuse dans l'Eglise actuelle. Dans des chapitres on s'éternise à parler *problèmes de jeunes*, ce qui dispense de traiter des problèmes des religieux d'âge moyen qui sont la majorité. Aussi, lorsqu'on arrive aux décisions majeures et concrètes, se voit-on amené soit à des votes trop peu qualifiés pour être valables, soit à cette solution de facilité que représente dans nos milieux religieux le renvoi en commission. Or, un groupe est sain lorsque "*les opinions délicates ou importantes y trouvent le temps d'être discutées longuement et concrètement, les décisions mineures étant abandonnées aux responsables compétents.*" (A.GODIN)

Il importe également de prendre conscience de ce que comporte d'inexactitude notre constante division des options en deux blocs: conservateurs et progressistes. La réalité se révèle plus complexe, et le dialogue d'une fraternité en quête d'authenticité ne saurait assumer les catégories auxquelles nous habituent les mœurs politiques, avec leurs choix tranchés et leurs divisions en partis désireux de vaincre. Si intellectuellement il est possible de militer pour une position assez absolue, dès qu'entre en jeu l'existence concrète d'une communauté, tant d'éléments interviennent qu'il devient impossible de penser en termes de noir et blanc. D'autant plus qu'en ce contexte, fréquemment, au terme d'une discussion bien menée, chaque personne loyale envers sa conscience sentira une part d'elle-même pencher dans un sens, l'autre part dans l'autre sens. Les avis de ses frères l'auront interpellée. Sinon, à quoi bon le dialogue?..

Le problème devient brûlant au moment où de nombreuses communautés, rompant avec leur tradition, se donnent un visage démocratique. Si le mythe de la démocratie directe, rejetant les procédures instituées et réglant tout sur l'agora, montre vite ce qu'il porte d'utopique, puisque des chefs informels se détachent toujours d'une façon ou d'une autre, il arrive qu'on continue de tourner en rond dans une conception inadéquate de l'esprit démocratique. Celui-ci ne se satisfait pas, en effet, de la prise de décision par une majorité composée de la moitié plus un, encore moins du simple transfert de la responsabilité de chacun sur quelques élus. Il exige un réseau de communication, de consultation au moins pour les questions importantes. Il faut apprendre à se faire une opinion comme groupe et aussi à exprimer comme groupe son opinion.

On s'enlise dans les sables de l'inconséquence si l'on ne se montre pas extrêmement lucide sur la signification de ce que l'on appelle le vote majoritaire, moyen que prend d'ordinaire l'opinion pour s'exprimer. La valeur réelle d'une majorité ne provient pas d'un simple comptage mathématique. Il y a des majorités stupides, auxquelles s'opposent à bon droit des minorités éclairées. Il faut reconnaître qu'en ce domaine des communautés se sont lancées à l'aveuglette sur des voies sans issue. D'autant plus qu'un système de discussion mal rodé fait parfois que les membres les plus compétents ne parviennent pas à se faire écouter et qu'un animateur partisan peut orienter le débat. Il arrive que sur des points centraux les religieux les plus avertis se retrouvent dans la minorité. Que vaut objectivement le vote de la majorité en cause? Que dire lorsqu'elle se voit grossie des voix de personnes sans opinion, souvent absentes des activités centrales de la communauté? La question devient sérieuse. On a suggéré que le vote ne soit qu'une étape vers la décision; l'étape suivante comporterait justement la discussion attentive de la valeur qualitative de cette majorité elle-même (ou, inversement, de la minorité). Comment mettre en oeuvre cette sage suggestion sans risque de retomber dans l'arbitraire des décisions d'un petit groupe de technocrates? Il nous faudra découvrir des procédures..

Un tel jugement qualitatif sur le sens d'un vote présuppose que nous réajustions notre appréciation des hommes. On a remarqué combien nous sommes spontanément portés, surtout dès qu'entrent en jeu des discussions, à privilégier les valeurs intellectuelles perçantes dans les interventions brillantes et à oublier les valeurs silencieuses d'accomplissement, incapables parfois de s'exprimer. Nous distinguons abruptement *personnes capables de penser* et *personnes capables simplement d'exécuter*, en oubliant que celles-ci forment le plus souvent la trame de la vie commune. Celui qui exécute avec conscience a son mot à dire. Et le potentiel de ceux qui se sont tus si longtemps est sans nul doute extraordinaire.

Mais ici un péril guette les communautés où l'attention aux droits des religieux moins formés ne s'allie pas à un effort sérieux d'éducation. Cette dernière entre dans la qualification de la majorité. Souvent, en effet, ces religieux deviennent la conquête facile des meneurs, soit plus facilement des opposants à tout ce qui brise avec le conformisme et la routine. Il arrive même qu'intervienne ici ou là une réaction inconsciente de revendication "sociale", enracinée dans ce qu'on pourrait appeler une "situation d'infériorité" dont nos mœurs passées sont en grande partie responsables. Ceci prouve que le renouveau des Ordres ne saurait consister en un rapiéçage et que tout n'est pas dit lorsqu'on a décrété "démocratie!" L'ouverture démocratique, voie de salut pour la plupart des Instituts, exige un patient apprentissage. Il faut y mettre le prix.

Nulle génération n'échappe à ce rude écolage. Aux plus anciens, un ancien comme eux, nourri au réalisme des Sages d'Israël et se voyant déjà "souche qui obstrue la circulation", conseillait avec humour: *"le pire serait de vouloir rejoindre les jeunes ou de prétendre se mettre à leur tête, et qu'ils fassent mine d'y consentir. La bonne tactique est de céder en s'effaçant et d'éviter le radotage"*. Mais aux plus jeunes il n'est sans doute pas vain de rappeler quelques paroles du Grand Inquisiteur de Dostoïevski. Ils y retrouveront peut-être l'écho de leur réaction, impatiente, devant la "sagesse" qui les dérange et dont ils craignent parfois de supporter le regard parce qu'ils en soupçonnent l'exigence: *"Tu te faisais une trop haute idée des hommes... Je le jure, l'homme est plus faible et plus vil que tu ne le pensais. Peut-il, peut-il accomplir la même chose que toi? La grande estime que tu avais pour lui a fait tort à la pitié. Tu es trop exigé de lui, toi qui pourtant l'aimais plus que toi-même! En l'estimant moins, tu lui aurais imposé un fardeau plus léger, plus en rapport avec ton amour..."*

Une conception intransigeante et soupçonneuse du "service de la liberté" refuse souvent aux autres la permission de "choisir eux-mêmes librement" de durer dans le grand idéal, peut-être surhumain mais aimé, qu'ont poli des années de loyauté "à la suite du Christ". Sans refuser de se faire écouter et de jouer leur rôle dans le renouveau de la communauté, les plus jeunes n'enrichissent-ils pas le dialogue lorsque, au contraire, ils soupèsent ce que contient de vérité la conviction des aînés et ne vouent pas ceux-ci au bûcher? Ni radotage, ni crânerie légère, la vraie démocratie se construit d'ouverture à autrui.

les petites communautés.

Pour réaliser cette *koinônia* où la relation interpersonnelle se trouve pleinement valorisée et où chacun se sent porteur, à son niveau, de la responsabilité du groupe, on se tourne aujourd'hui vers des "petites fraternités" vivant dans un cadre dépouillé. A ce point que l'on s'entend pour reconnaître dans l'éclatement des grosses communautés en groupes plus réduits un des traits les plus caractéristiques de la vie religieuse dans l'Eglise depuis une dizaine d'années...

On ne saurait mettre en doute ce que les nouvelles communautés, là où elles réussissent, permettent de partage, de support mutuel, de découverte du Christ au coeur de situations à première vue les plus banales. Mais on a déjà noté que l'enthousiasme des débuts déclinait assez vite et que plusieurs de ces fraternités n'avaient qu'une existence éphémère.. Des communautés de taille moyenne ont amorcé, elles aussi, un renouveau prometteur et rompu avec le formalisme de relations impersonnelles sans pour autant éclater en petits groupes autonomes. Une symbiose entre divers niveaux de communication peut assurer à la fois l'avantage d'un groupe plus riche en possibilités et la densité de rencontres vraiment créatrices d'esprit évangélique..

D'autre part, la dimension réduite d'une fraternité ne représente pas l'unique facteur de succès. Tout dépend aussi de la qualité des personnes. Qu'elles aient une certaine maturité et soient ancrées dans leur motivation religieuse, et tout ira probablement pour le mieux: on s'épanouira ensemble, pour le plus grand bien du témoignage rendu à l'Évangile. Sinon, il pourra arriver que, loin de trouver dans le vivre-ensemble un stimulant et une plénitude, elles régressent vers quelque comportement infantile. Un bon nombre de petites communautés, dans l'Église contemporaine, deviennent des foyers de névroses, parce que les membres de la communauté utilisent le groupe pour liquider les problèmes et les conflits de leur ancien cadre familial. Ne rêve-t-on parfois, plus ou moins inconsciemment, d'une sorte de substitut de la famille? C'est oublier l'origine bien particulière du lien familial et le seuil que le célibat met à tout un niveau de la proximité humaine. La famille ne se singe pas. L'oublier, même dans des buts surnaturels, revient à se condamner à retrouver, la désillusion en plus, ce qu'au départ on avait voulu fuir.

On peut donc se demander si l'échec de certaines tentatives de fraternités ne s'explique pas par le fait que le but poursuivi était, dans plusieurs cas, plus la fuite du grand groupe guindé dans son formalisme, que le désir d'un évangélisme plus radical. L'impression de pouvoir enfin respirer, éprouvée dans les premiers mois, vient-elle toujours plus de la joie de la *koinônia* enfin trouvée, que de la libération de cadres vétustes? Les petites communautés sont, dans le marasme actuel, un trop grand signe d'espérance pour qu'on ne se montre pas exigeant sur leurs motivations. Elles vont vers le succès lorsque, composées de personnalités psychologiquement sereines, elles s'enracinent dans la volonté de vivre en vérité l'Évangile ou le désir d'assurer un meilleur apport à la mission du Peuple de Dieu. Elles se dirigent vers le mur sur lequel elles se fracassent probablement un jour, si elles ne cherchent que le bonheur d'être-ensemble.

Ceci, bien entendu, n'équivaut pas à faire de l'amitié, de la joie fraternelle des valeurs accessoires. Une fraternité sans joie est une fraternité qui se meurt. D'ailleurs, bien vite les membres iront chercher ailleurs ce qu'ils ne peuvent trouver chez eux..

C'est pourquoi, dans le moment même où ils demandent de ne pas faire du plaisir d'être-ensemble le but de la fraternité religieuse, les spécialistes insistent tous sur la nécessité de créer à l'intérieur de la communauté un climat de paix et de joie, vainqueur des conflits et des tensions. Il est évident que cette joie ne sautait jaillir de ce que l'on a appelé "l'esprit boy-scout d'adolescents de quarante ans." Il est plus essentiel de s'appliquer avec soin aux petites délicatesses quotidiennes, aux attentions réciproques qui font le plaisir de l'existence civilisée. Le religieux qui, brisé par sa journée de labeur, franchit le seuil de sa maison, désire moins les remuements sonores d'une joie trop facile que l'accueil compréhensif et reposant de ses frères...